N.° 117.

31.

DISSERTATIO

INAUGURALIS,

DE QUIBUSDAM MORBIS APUD AGRICOLAS FREQUENTIORIBUS.

QUAM PUBLICÈ TUERI CONABITUR DIE 14 AUGUSTI, 1837,
IN SALUBERRIMA AC DOCTISSIMA MONSPELIENSI FACULTATE,

G. SOURZAC DE FAURILLES,
in Petrocorensi provinciá.

AD GRADUM DOCTORIS-MEDICI OBTINENDUM.

Morborum quoque te causas et signa docebo.
Virg. Georg. lib. III, v. 440.



MONTIS-PESSULANI,
Apud X. JULLIEN, Municipalem Typographum,
in Foro Florum, 2.

1837.

Viro Clarissimo,
medico praxi celeberrimo,
In Burdigalensi hospicio, Chirurgi-Majoris et in scholâ professoris munere, accuratè perfuncto ;

DOCTORI CANIHAC,

Tu qui primus mihi, de arte medicâ; fuisti professor, recipias, quæso, hunc primum de medicinâ discipuli laborem.

Patrono præstantissimo;
In eodem Burdigalensi hospicio chirurgorum internorum olìm prœsidi, et jàmjàm Chirurgo-Majori;

DOCTORI CHAUMET,

Tu, per multos labores, faciliorem mihi scientiam præstitisti, recipe, itàquè, pro tot et tantis beneficiis, animum gratissimum.

G. S.

AVERTISSEMENT.

Pour plaire à des parens et à des maîtres à qui je dois de la reconnaissance, j'ai été obligé d'écrire cette courte dissertation en latin; c'était un devoir qui m'était imposé depuis long-temps, et que je devais remplir. Cependant, j'ai cru satisfaire à des convenances, non moins obligatoires pour moi, en exposant en français, dans un discours préliminaire, *quelques considérations sur l'exercice de la médecine à la campagne, qui peuvent servir d'introduction à mon sujet. Des circonstances également puissantes m'ont maîtrisé de part et d'autre; je prie donc mes juges de vouloir bien y avoir égard, et de m'accorder toute l'indulgence dont j'ai besoin, sous ce double rapport.*

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Ars longua , vita brevis.

§. 1. L'humanité et la philantropie sont les premiers devoirs de la société; l'homme, né pour vivre avec ses semblables , éprouve, dans tous les aetes de sa condition morale , le besoin irrésistible d'obéir à la loi de sympathie et de bienveillance , que la nature lui a imposée.

C'est un sentiment, inhérent à son existenee, qui se manifeste clairement , par ses desirs , ses inclinations , ses facultés et tous ses attributs. L'homme vit pour l'homme ; et après le devoir de sa conservation personnelle , il n'en est pas de plus impérieux , pour lui , que celui qui l'attache à ce commerce social d'où résultent , à la fois, et le bien eommun et l'avantage partieulier d'un chacun.

Mais ce sentiment, que nous regardons , avee raison , eomme émané de la même souree où nous avons puisé la vie , est suseeptible d'acquérir , dans la pratique des devoirs dont il est l'objet, un développement admirable. C'est ici surtout , que l'art prête son assistanee à la nature, en développant ee principe bien-

faisant qui distingue et ennoblit l'espèce humaine. Une connaissance parfaite de cet agent essentiel, et de l'être privilégié, vers lequel il est si merveilleusement dirigé, était nécessaire pour agrandir les secours de l'un, et découvrir les besoins de l'autre.

Ce double chef de considération, qui d'abord appartient à la philosophie, et spécialement à la morale, rentre ensuite, par l'étendue et la diversité de ses attributs et le détail qu'exige son étude, dans le domaine des sciences phisiques; forme la partie la plus importante de l'histoire naturelle et donne enfin naissance à cette belle science dont nous voulons particulièrement nous occuper, *à la médecine.*

L'homme agissant donc sous l'influence de cette impulsion innée qui le porte vers son semblable, dont la vie continuellement agitée par les troubles attachés à la condition humaine, réclame protection et assistance, nous présente, avec le principe des plus hautes vertus sociales, le premier élément de la médecine. Merveilleuse disposition de la nature que l'art vient bientôt accueillir pour la conduire à la plus grande perfection !

En effet, l'homme est ensuite considéré, dans le détail des parties qui composent son organisation, (1) dont le jeu primitivement réglé par la

---

(1) Anatomie.

plus juste harmonie, (1) tombe souvent dans des aberrations fâcheuses (2) qu'il faut promptement arrêter, (3) pour rétablir l'ordre naturel qu'on cherche ensuite à maintenir. (4) Tel est le secours que l'art prête à la nature; voilà toute la médecine.

§ 2. Parmi les diverses dispositions que la nature attache à l'existence de l'homme, il n'en est pas qui réclame plus impérieusement et plus longuement les secours de l'art, que celle dont nous faisons dépendre la médecine.

Le voile obscur qui cache, à la fois, à notre intelligence et les besoins qu'éprouve celui qui excite notre bienfaisance, et la manière d'éviter de lui nuire tout en voulant lui être utile, (*prodesse et non nocere*) ne peut être levé que par un travail long et assidu, pour lequel la vie de l'homme suffit à peine. (*ars longa, vita brevis.*)

. . . .

. . . .

. . . .

§ 3. Mais, si la vie de l'homme peut à peine suffire pour acquérir les connaissances nécessaires à l'exercice de la médecine; si, après une lon-

---

(1) Physiologie.
(2) Pathologie.
(3) Thérapeutique.
(4) Hygiène.

gue suite de siècles, dans lesquels des hommes, justement célèbres, ont consacré leur vie entière à cette étude, il existe encore tant de doutes en médecine; si même les esprits les plus distingués de nos jours, attendent, pour prononcer sur la marche mystérieuse de certains phénomènes de notre organisation, que le flambeau de l'expérience et de l'observation (*ars tota in observationibus*,) vienne les éclairer et dissiper leur doute; pourquoi se trouve-t-il des hommes qui, manquant également de modestie et de science, jugent aveuglément des choses les plus délicates, et *tranchent* aussitôt la difficulté qui les arrête, au lieu de chercher à la *vaincre par un travail opiniâtre ?* Pourquoi s'en trouve-t-il encore qui, poussés dans la carrière médicale par quelque circonstance purement spéculative, et négligeant, après avoir atteint leur but, tout ce qui a rapport à une science étudiée sans goût, ne se livrent à la pratique que, par une espèce de convenance sociale, et emploient, du reste, à des occupations étrangères et futiles, un temps si précieux pour le médecin, puisqu'il doit étudier toute la vie?

Or, quelle doit en être la triste et inévitable conséquence? .... on le conprend assez.... C'est surtout dans les campagnes éloignées des lieux d'instruction et par conséquent hors de la portée des hommes qui

cultivent la science que s'observent de semblables abus. On pourrrait cependant les prévenir ou les corriger; tel est le but que nous voudrions atteindre.

§ 4. Il est une puissance intérieure, un sentiment encore naturel qui porte l'homme à imiter les actions de ses semblables, de manière à les égaler, souvent même à les surpasser, dans les diverses carrières qu'ils sont appelés à parcourir : passion généreuse, entretenue par une noble rivalité de mérites, qui préside à tous les actes de la vie sociale, anime les sciences et les arts et devient l'ame de la civilisation; mais qui fuit hélas! nos petites localités où la plupart du tems la science languit et le mérite perd ses droits, et où l'ignorance et l'abrutissement viennent trop souvent établir leur empire. En un mot point d'*émulation* dans nos campagnes. Voilà sans doute, la cause générale de nos malheurs; voilà surtout, la cause particulière, on ne peut pas dire du peu de progrés, mais de l'oubli le plus profond de la science qui intéresse si directement l'espèce humaine, de la médecine.

Établir donc parmi les hommes destinés à remplir les hautes fonctions de l'art de guérir, que le sort a placés dans des conditions de lieu peu favorrbles, des relations et des rapports assez fréquents, par des voies dirigées

de telle manière que les intérêts personnels fussent respectés, serait un sûr moyen de faire naître cette noble émulation qui, selon l'expression de M. Alibert, *est une flamme qui s'éteint dans l'isolement et la solitude.*

Mais comment établir ces rapports? Comment exciter cette émulation? Nous y avons réfléchi depuis long-temps; le voici.

§ 5. Il existe, dans chaque canton, un certain nombre de praticiens, que leurs affaires appellent fréquemment au chef-lieu; il ne se passe pas un seul mois dans toute l'année, sans que chacun d'eux n'y aille, au moins, une ou deux fois. Alors nul ne ferait difficulté, s'il en était averti, de s'y rendre, chaque mois, à jour fixé, pour faire partie d'une assemblée médicale, espèce d'académie, où auraient lieu des séances scientifiques, sous la direction d'un président nommé par l'assemblée elle-même. Là chaque membre interpellé, à son tour, ferait l'exposition des faits observés dans sa pratique, après les avoir rédigés d'une manière conforme aux règles de l'art, sur lesquels faits l'assemblée, les ayant discutés, émettrait son avis. Procès-verbal en serait ensuite dressé et le tout envoyé à l'assemblée du chef-lieu du département qui, joignant son travail à celui de toutes les assemblées cantonales, en ordon-

nerait l'impression sous le titre de Journal Médical du département N. Ce journal contiendrait autant d'articles qu'il y a de cantons dans le département, et les observations de tous les praticiens y seraient exposées en particulier, et en leur lieu respectif.

Voudra-t-on objecter que le nombre des praticiens exerçant ordinairement dans un seul canton serait insuffisant pour former une assemblée médicale qui doit être assez nombreuse pour offrir quelqu'intérêt; qu'une réunion mensuelle deviendrait, en outre, ennuyeuse et stérile par sa trop grande fréquence? Eh bien! qu'au lieu d'assemblées cantonnales, on établisse des réunions dans les chef-lieux d'arrondissement, et à des époques trimestrielles. Certes alors on trouverait une population médicale plus que suffisante; on aurait dans trois mois le temps d'observer et d'écrire, et nul empêchement ne pourrait plus arrêter la marche de cette utile institution, que la mauvaise volonté.

Quatre-vingt-six journaux seraient publiés dans toute la France; ils feraient connaître l'état de la science, jusques dans les campagnes les plus reculées et les plus désertes; ils fourniraient d'abondantes matières aux journaux de la capitale, donneraient un grand nombre d'abonnés tant parmi les médecins étrangers au département, que dans toutes les autres classes

de la société, ce qui produirait un certain avantage pécuniaire aux divers membres de ces assemblées ; et, ce qui est bien préférable, ce moyen de rapport entre les hommes de l'art, amènerait avant peu une amélioration depuis long-temps désirée par des milliers d'individus qui se trouvent privés des secours bienfaisants de la médecine, ou livrés à la témérité de certains charlatans, dont l'impudente faconde fait tout le talent médical.

Plusieurs hommes de mérite qui exercent leur profession avec dignité et connaissance parce qu'ils ne négligent rien pour se tenir au niveau de la science, gémissent, en secret, de se voir confondus par l'ignare vulgaire, avec ces esprits du dernier ordre qui ne savent que calomnier ceux dont ils devraient rechercher les conseils ; ils gémissent, encore plus, des maux que produit leur impéritie.

§ 6. Mais ces assemblées pourraient apporter une réforme prompte et entière. Ce serait le moyen le plus efficace de détruire cette infinité de désordres uniquement causés par le défaut de communication entre confrères, qui semble autoriser une frivole jactance par laquelle on cherche à se faire valoir devant des personnes incapables de juger. Là, tout serait apprécié selon sa juste valeur ; l'homme instruit et éclairé y répandrait ses lumières, et

celui dont le savoir serait moindre y acquerrait de plus amples connaissances. Chacun se renfermant alors dans les justes bornes de sa sphère qu'il chercherait toujours à étendre, les passions seraient éteintes, la mordante critique déposerait ses traits empoisonnés, et la cruelle jalousie, ce fléau de notre profession cesserait d'affliger le monde médical. Enfin le bien commun en serait l'heureux résultat.

Voilà ce qui pourrait remplacer dans nos campagnes les académies des villes; du reste c'est une institution dont toutes les autres sciences ont dès long-temps senti l'importance. La médecine seule, la plus essentielle de toutes est en arriére sur ce point. Il faudrait remplir cette lacune.

§ 6. On ne saurait trop favoriser un établissement de ce genre. L'intérêt de la majeure partie de la population le réclame à haute voix. Ce seraitun des plus beaux actes de philantropie. L'avantage du médecin y trouve en même temps que celui du client, et une pratique de plusieurs années, passées dans la campagne, m'a mis à même d'apercevoir le besoin qui existe de part et d'autre.

Depuis long-temps, je voulais le signaler; mais j'ai cru devoir auparavant soumettre mes idées au jugement des savants professeurs de cette illustre école, où la médecine a, pour

ainsi dire, pris naissance et dont la saine doctrine a toujours prévalu dans le monde médical.

Sous de pareils auspices, je ne saurais craindre de blesser des esprits trop susceptibles peut-être pour écouter de sang-froid de pénibles mais incontestables vérités.

J'espère donc que cet aperçu sur l'exercice de la médecine à la campagne, qui tend à faire ressortir la nécessité d'une reforme, pourra trouver quelques partisans parmi ceux qui sont à la tête de la science. Peut-être aussi pourra-t-il être accueilli par le Gouvernement, et trouver place dans le projet de réorganisation médicale, dont il s'occupe depuis plusieurs années.

Ce n'est point que je veuille imposer une loi à l'indépendance de la médecine; loin de moi cette idée ; on doit, au contraire, lui conserver le plus auguste privilège dont elle puisse jouir. Je n'ai jamais eu en vue qu'un éveil scientifique, en excitant une noble émulation; et

*Si, d'*atteindre ce but *je n'emporte le prix*
J'aurai dumoins l'honneur de l'avoir entrepris.



DISSERTATIO

INAUGURALIS,

DE QUIBUSDAM MORBIS, APUD AGRICOLAS FREQUENTIORIBUS.

§ I. Plurima sunt nostræ naturæ mala quibus ruris incolæ præcipuè videntur obnoxii. Attamen nulla, apud pathologistas, invenitur singularis descriptio iis propria; quamvìs nemo in dubio ducere possit, eos quorum labor assiduus, in maximis agriculturæ studiis versatur, certis diversisque morbis esse propinquiores quàm urbani, aut alii otio corporis dediti.

Sed ut singula quæ, in hoc casu, conveniant, rectè exponere valeamus, de quâdam Physiologià rusticâ, pauca dicere expedit. Varii enim mores, varii habitus, varius vivendi et agendi modus, variaque natura agricolis est attributa.

§ II. Physiologia quæ meritò, *Scientia nostrîmetipsorum* (1) appellatur, in homine agricolâ

(1) Bacon.

multa præbet discrimina. Ejus inter functiones nonnullæ, perpetuâ incitatione exaltatæ, in facilem celeremque aberrationem naturam inducere possunt. In utroque vitæ modo, nutritionis, relationisve, hæc observantur; nàm victu dissoluti, vestituque squalidi et insalubri loco sæpè remoti, vitam turbatam et miseram agunt infelices rustici.

Sic, in priori, Gaster nimiâ alimentorum copiâ ad insolitam vim digestivam impellitur; cor, ad sanguinem, impetu singulari furentem, emittendum, novâ semper contractione crispatur; cutis, sive labore strenuo excitata, sive calore et humiditate cœli defessa, transpiratione sudoreque madetur.

In posteriori præsertìm, musculorum fibra ad extensionem longiorem, rusticâ operâ trahitur, ligamentaque nimiò distenduntur.

Sed, si exaltatione quarumdàm superior, tenuitate verò aliarum functionum multò inferior est agricola, cerebrum enim habet rude ac ignavum, minimæ conceptionis capax, quia illi nullum ingenii studium fuit impositum, illi ferè nullam contristationem afferunt vitæ dolores acerbissimi qui longo, mentis generosæ, luctu percipiuntur.

Ex eo jam facilè compertum, quænàm sint ruris incolæ frequentiora mala.

Ex unâ parte gastritis, pleuritis, pneumonia et febres periodicæ, ex aliâ, facilis membrorum

fractura ligamentorumque ruptura, ultrò sese efferunt, de quibus non licet singulatim loqui, sed quid in eis fuerit præcipuum paucis attingemus.

1. *Gastritis.*

§ III. Si natura actu, apud agricolas, sic et affectu differre debet.

Gastritidem, inflammationem gastri plurimi (1) appellavêre. Ventriculi esse inflammationem voluerunt alii. (2) Hodiè mucosæ gastricæ membranæ inflammatio facilè habetur, quam tamèn definitionem, gastri catarrho, potiùs cumvenire putant nonnulli, et totius texturæ gastri verum nomen Gastritidis indiderunt. (3)

Nihilominùs, hìc, non stimulantis liquoris potu, non cibi aromatis conditi abusu, non animi in conclavi nimiâ intensione adhibitâ, non libidinum in mente furentium igne, ut alibi, accenditur. Talibus causis nullus agricolis procreatur affectus. Numerosa est tamen et frequentissima quæ illis immineat causarum incubatio quam ordine duplici irruentem videre solemus, id est *intrà* et *extrà*.

(1) Galien, Linné, Vogel, Sauvages et Pinel.

(2) Boerhaave, etc.

(3) Guersent, etc.

§ IV. *Causæ internæ*— *Intrà* gastrum aggrediuntur, et aquæ gelidæ, corpore œstuanti, immoderata potatio, et cujusdam remedii vulgaris, ut Euphorbiæ lathyris seminum, aut nitrati sulfureique pulvis, (1) liquore alcoolieo soluti, imprudens ingestio; et corporis, parvo assueti, multo subitoque vino impleti, quæsita perturbatio, *aut*, ut aït Frank, *ardentissimus vinī spiritus incautè ingurgitatus* et eibi jurulentissimi insolita voratio multaque alia inflammantia ab agricolis remedia habita, quibus periculosè utuntur.

§ V. *Externæ*— *Extrà* quoque percutitur gaster et ad inflammationem devocatur. Sic pede equorum cornuque boum, ae repulsione aratri caudæ quâ sæpè arator ipse ferè inanimis dejicitur. Compressione prœsertim ligamenti quo circà lumbos et ventrem accinguntur, rustici eam inflammationem provocant, quia tune gaster dilatari faeilè nequit et alimentis internâ, et ligamentis externâ parte dolorosè eomprimitur.

At quibus signis nobis adveniet gastrum sic torqueri? Ejus dolor eelari non potest, et voee symptomatum (2) ad medicum clamat.

§ VI. *Symptomata.*— Ineuntis inflammationis

---

(1) Poudre à canon.

(2) Idée de Broussais.

levia sunt symptomata; sitis est moderata; facilè potu acidulo extinguitur: aliqui summuntur cibi, quos gaster licèt defessus et irritatus retinet.

Sed cum ad summum devenit æstuatio, tùm ab alimentis os abhorret suscipiendis, susceptaque rejicit. Ardescit lingua, parte in extremâ rubescens, mediâ verò incana, et plerùmque omninò accensa. Sitis torquet, et guttur arido conflagrat calore; uritur ipse gaster et ejus inflammatio in varias corporis partes per sympathiam immittitur. Tunc furit sanguis, turget facies, intremiscit caput, manus fodicantur, sudores nulli, urina rara et exiens dolorissima, denique omnium functionum perturbatio maxima.

Verùm non semper tanta excitatur cohors malorum; vidimus sæpè post causam licèt uberrimam, ferè nullam incitatam sympathiam, et ecce quod nostra nobis firmavit observatio.

§ VII. *Observatio prima.* Vir quidam faber equum dùm calceavisset, binos ejus pedes clavis novissimis armatos, in pectus recepit et longè fuit projectus velut exanimatus.

Statìm humeris impositum vicini, domum adeuntes, in lecto reponunt et ad me mittunt. Ubi ingressus, veste ejus remotâ, pectus tantâ contusione percussum, vidissem, (erat enîm clavorum, partìm in regione gastri,

partìmque in sterno, alta et gravissima impressio) per phlebotomiam brachii, et per hirudines in loco, sanguinem, à falso fluxu dimovere volui; at ille, receptâ mente; abnuit, et equinis suis remediis sese committere maluit. (Habentur enim, hâc in regione omnes fabri, vel rudissimi, equorum medici.) Ideò sapone alcooli diluto dolorem perfricari jussit et aceti acerrimi poculum afferri quod exhauriret. Tùm ego recedens certè rem malè cessuram promisi. Sed fefellit promissum eventus; nàm post paucos dies officinæ ferrariæ validam dantem operam vidi, et attonitus vim naturæ miratus sum.

Indè meritò inferri potest, externis difficiliùs gastrum inflammari quàm internis causis. Quia illìc tegumentis et musculis protegentibus, ejus textura defenditur; hìc verò nudus attingitur et in loco maximæ vitalitatis irritatur, et citam proinde inflammationem concipit, probat adhuc quod sequitur.

§ VIII. *Observatio secunda.* Doloribus gastricis cruciata quædam mulier, remedium quæsivit. Ad quam eùm venissem, exploratis sedulò variis hujus gastritidis symptomatibus, ex nimiâ dilatatione pupillæ, convulsioneque musculorum frequenti, et interdùm maximâ membrorum prostratione cum vertigine assiduâ, eam aliquid veneni sumpsisse comperi, ut deinde confessione ipsius ægrotantis res patuit.

Fuerant plura Euphorbiæ Lathyris ingesta semina quibus bilis per vomitum expelleretur· (Hæc enìm sibi remedia ministrant agricolæ.) Sed nullus in tantâ acritate veneni et torpore gastri, potuerat vomitus concitari et cum nefasto remedio horrorem mortis promptissimæ erat aditura infelix mulier. Tunc aquam tepidam multam præbui, ut gaster, crispatione excitatâ, venenum emittere posset. Quod ità evenit ut brevi quatuor et viginti semina Euphorbiæ, in medio uno et eodem fluctu projicerentur: nulla fuit deinceps alia vomitio, et ad feliciorem finem res fuit conversa sed curatio tardissima.

Hæc sufficient duo exempla, inter plura nobis notissima ut in gastritide causarum varia potentia et tunc symptomatum discrimen clarè pateant.

Nunc qualem finem habere soleat, aut quam in cursu modificationem ex variis causis habere possit gastritis, videamus.

§ IX. *Prognosis*, *cursus et finis*. Facilè prædicetur gastritidis terminus cùm ejus causa fuerit comperta; indè ea aut longa aut brevior, aut curabilis, aut incurabilis, aut lethalis verè indicabitur. *Summa hunc morbum*, inquit Frank, *ob sensibilissimam ac consentientem ventriculi, cum universo corpore, naturam, pericula premunt*. Sed minimè erit in dubio quìn majora sint

hæc pericula, post sumptionem veneni (ut vidimus), cujus acredine, membrana gastri mucosa graviter fuerit erosa, quàm post vulnus, in epigastrio, leve, ictus et alias læsiones externas in quibus, musculis vim repellentibus ferè incolumis gaster manebit, aut, si leviter impulsionem texturæ vicinæ consentierit facilem et citissimam habebit curationem quæ, in priori loco tardissima et sæpiùs nulla obtinetur.

Attamen in eo casu, apud agricolas, rarissimo, quo vulnus ad texturam ipsam gastri per dilacerata tegumenta penetravit, apparent ista *summa pericula sub quibus*, ut prosequitur idem auctor, *tàm celeri nonnumqaàm morte rapiuntur ægroti*! gravissima enim semper, et lethalis gastri pungitio quam tota consentit natura et eversa perit.

Alii sunt imflammationis gastricæ termini, quibus vita aliquandiù periclitans, tandèm tùm virtute remediorum, tùm solâ vi natnræ, ad curationem devenit, aut morbus in chronicam transit speciem. Huic ut aliis inflammationibus finem afferunt *resoluto, suppuratio, schirus et gangrena.*

Resolutio dicitur cùm, in causis levibus, aut gravioribus remedio opportuno imminutis, per sudores et alia debilitantia diluitur inflammatio.

Suppuratio per diuturnitatem febris ac ve-

hementiam quam plerùmquè sequitur dolorum remissio, obtinetur; et *si ad ventriculi cavum operitur abcessus tunc copiosa, cum sanguine commixta, purulenta materies per vomitum aut per intestina rejicitur.* Frank.

In *schirum* non frequenter abire putatur gastritis; hujus tamèn nonnulla referuntur exempla. *Gangrena* in gastride mors est certissima.

§ X. *Cura.* — In curâ gastritidis obtinendâ animi intensio ad causam quoque est adhibenda. *sublatâ* enim *causâ*, ut rectè dicitur, *tollitur effectus.* Levis quæ fuerit gastritis, et levibus remediis facilè curabitur. Aquâ gummosâ, mucilaginosâ vel acidulâ simul cum moderatâ diœtâ, sæpè aufertur iniens inflammatio. Diœtam dico moderatam, quia apud agricolas, gaster, copiosiori cibo assuetus, non potest impunè, totius alimenti inopiæ submitti, et tantùm illis modicitas quantùm abstinentia sobriori proficiet.

Sed cùm acrior urget in epigastrio dolor, et inflammatio gradum ascendit altiorem, altioribus quoque remediis est petenda. Hic cum potibus jàm designatis, sanguinis emissiones conveniunt, sæpè in brachio per phlebotomiam, et sæpiùs in epigastrio ipso per hirudines, ad quas pro intensitate doloris, pro robore ægrotantis et pro suâ ipsius rerum experientiâ minùs frequenter aut frequentiùs

medicus redibit. Attamèn ad sanguinem per hirudines emittendum sedulò id est animadvertendum, non solùm in eo casu, sed in multis aliis : nunquàm per horripilationem febris, in quâ sanguis ex periferiâ ad centrum compellitur, sed in reactione internâ quâ ad venulas capillares cum calore repulsus, sanguis faciliùs et utiliùs hirudinis suctione substrahitur. Hìc certè inflammatio, illìc autem vis sola corporis imminuitur. Hoc quoque est memoriâ tenendum, non tantam copiam sanguinis agricolis, quantam urbanis, esse substrahendam; illis enim major, per labores assiduos, fit deperditio, et vis proindè *radicalis* non tanta superest,

§ XI. Quùm gaster quàm plurimùm œstuet, simùl cum sanguinis emissione et topicis in loco emolientibus, potio ægrotanti sensìm ministrabitur gelida, ut sedatio fiat, non autem periculosa reactio. Si vomitu potus emittatur, succi citrini guttis sitis interdùm quiescet.

At sæpè in tantâ perturbatione rerum, in tanto menbrorum collapsu, arteriæ pulsationum parvitas, medicum in errorem inducere potest et ne saeguinem emittat dehortari. Sed nullam prostrationem virium esse sciat, maximam verò oppressionem, quæ promptâ sublevabitur sanguinis emissione. Sæpiùs tunc fortiùsque arteria pulsat, impedimentum solvitur et vires resurgunt.

§ XII. Sed cum venenosâ causâ gastritis est adorsa, aliis tunc remediis curari debet. Plura sunt, rure, venena quibus rudes agricolæ inscienter aut incautè utuntur. Unum jàm designavimus quod pro remedio fuerat ingestum; alia quædam, non minùs frequentia, etiam designare decet, juxtà quorum indicationem apparebit remedium, ut possit medicus, in tali casu, promptam et salubrem afferre curationem.

Sic hæc venena		His curantur remediis.
	Mineralia	
Sales	Cupri	Magnâ albuminis solutione.
	Hydrargyri	Magnâ albuminis solutione.
	Stanni	Lacte cum aquâ multâ.
	Plumbi	Solutione maximâ sulfatis magnesiæ aut sodæ.
Nitras argenti		Salis communis magnâ solutione.
Varia præparatio antimonii		Gallæ turcicæ infusione aut corticis peruviani decoctione
Concentrata	Acida	Magna solutione magnesiæ.
	Alcalica	Potibus acidulis plurimis.

Horum venenorum		haud notissima remedia.
Composita	Arsenici........ Auri.......... Bismuthi........ Zinci...........	Saccharo cùm aquâ multâ ut diluantur.
Sal ammoniacalis......... Nitras....... Sulfuretum...	potassæ.....	Potibus tepidis vomitui faventibus et saccharo in iis diluto.
Oxidum Arsenici.........		Solutione sacchari 2/3 et calcis 1/3 cum aquâ sufficienti.

Vegetalia.

Euphorbia............... Veratrum............... Belladona............... Hyociamus............... Papaver et Opium........ Fungus..................	Multâ aquâ tepidâ sæpè cum emetico, et cathartico quum venenum in intestino fortè descendit, et postquàm superuè vel inferuè ejicitur, tùm acetum cùm aliis vegetalibus acidis, optimè occurrit, si assiduo usque ad finem ministretur.
Nux vomica............. Camphora............... Coccus orientalis......... Strychninum........c....	Vomitu prompto, gutturis titillatione provocato post emeticum ingestum.

Animalia.

Mytilus....	In quodam anni tempore..	Vomitu quoque per titillationem gutturis concitato, ingesto emetico primùm.
Piscis quidam............		

Cantharidis	Potu solùm tepido vomitum excitaturo, non autem emetico.

Inter animalia venena, aliud est periculosissimum quod, gastro licèt non ingestum, maleficam vim et mortem celerem afferre solet, de quo aliquid dicere haud erit alienum.

Viperæ morsus...........	Adustione causticâ promptâ sive deuto-chlorureto Antimonii, sive ferro incandescente, et simul intùs ammoniacâ, aquâ solutâ.

§ XIII. Cùm hæc omnia venena è gastro vel intestino fuerunt expulsa, tunc cura sit maxima, acritatem in membranis corrigendi, ut ad pristinam concordiam organa irritata reducantur. Inflammatio enìm sanguinis emissione, primùm, ut suprà dictum, posteàque revultione vesicatoriâ, narcosis acidulo frequenti, et spasmus ætherico potu facilè devincetur et sic vi naturæ atque medicinæ ad sanitatem æger revocabitur.

2. *Febres periodicæ.*

§ XIV Postquàm inflammatio gastri acutissima sanguinis crebris emissionibus, cœterisque remediis debilitantibus temperatur, sæpè adest periodica febricitatio cui alia conveniunt re-

media. Hæ frequentissimæ febres observantur præsertìm quibusdàm in locis insalubribus, sivè præcursorem morbum secutæ, sivè primùm et, velùt sponte suâ, adorsæ.

De quarum signis et symptomatibus, hodiè notissimis, longiùs disserere non possumus. At de earun cursûs periodici causâ nihil certum habemus. Stalh, ad consuetudinem comedendi, cùm gaster ægrotatur, pertinere putat. (1) Sentit enìm gaster, cùm venerit, cibos ingerendi tempus; in hoc apparatu excitatur et tunc si impedimentum affertur, vomitu rejicere conatur.

Sed parùm refert hujus rei obscuram detegere originem, cùm nihilominùs ad curandam præsentissimum habemus remedium. Quis enim corticis peruviani, in eo casu vim specificam non agnoscit? Certè talibus armis facilè febris devincitur. Sed quonàm modo ministrari debet ille cortex? Hoc nemini ignotum. Qualis verò ejus agendi modus credetur?

Certè tanta hìc, quanta in febris cursûs periodici causâ obstat dubitatio et obscuratio. Attamen plurimis id verisimile visum est.

§ XV. Febris est universi corporis perturbatio. Viresin eâ maximè agitantur. Per intermissionem fit tranquillitas magna et tunc vires quiescunt Redeunt, certis momentis, iidem motus; redit

---

(1) de tertianâ, febris genium universum manifesta

eadem remissio, et compertissimum habemus naturæ, post febris exacerbationem, quiete et otio opus esse, ut deindè acriùs refervescat. Tùnc in momento quietis et otii quod natura sibi elegit, gastro ingeritur cortex peruvianus, cujus vis excitabilis vires sopitas concitat, et febrem artificialem et præ-naturam procreat: sic omnes vires actui pathologico reservatæ consumuntur, et nullæ supersunt venturæ febri quæ aboritur, et, ut vulgò dicitur, omninò secatur. Per irritationem igitur aut perturbationem quamdàm agere crederetur cortex peruvianus, et hoc confirmaret quod sæpè alia irritantia febrem curaverunt. Attamen rei dubio justa concedimus.

3. *Fracturæ quædam ac alia membrorum vulnera.*

§ XVI. Alia sunt, ut diximus, apud agricolas frequentissima mala, et jàm pleuritidem, pneumoniam simùl cum gastritide nunciavimus; sed cùm inter inflammationes numerantur totidem, et parùm dissimilem offerunt curationem, de his non ampliùs loquemur et de quibusdàm fracturis pauca dicemus, ut indè occasionem duo exempla nobis propria brevissimè narrandi habeamus.

§ XVII In conditione suà agricola diversis ope-

ris deditus sæpè magno in periculo versatur. Tùm in arbores ascendit celssisimas, tùm per collem præruptam cum bobus suis, aut aratro terram sulcat, aut curru matura devehit frumenta et in his omnibus pariter subit pericula et sæpè mortem insperatam. Duo trademus exempla.

§ XVIII. *Observatio tertia.* Mulier quædam juvenis, cum sorore plaustro cerealia, æstivali tempore, colligebat; porrò arduitati collis agellus pendebat, in quo messis erat. Itaque ad summum, plaustrum bobus retentum, pondere suo et declivitate soli adimum trahebatur.

Tùnc fortè cùm in plaustro ascendisset puella ut singula in loco disponeret, ruptis ligamentis, bobusque relictis, per lapides, per dumeta perque arva inferiora, eversum et reversum, usque in vallis ima, plaustrum revolutum et simùl cum eo puella quoque revoluta. Omnia videntur confracta, et nulla spes salutis puellæ, quæ ut è tantâ ruinâ fuit educta, mihi celerissimè arcessito quæ sequantur obtulit.

Capite 1. Vulnera multa, tàm in fronte, quàm in aliâ capitis parte.

2. Ossa nasalia infracta.

3. Ossa maxillaria superiora perforata infrà nasum et duos dentes repulsos in ore.

Membris sup. 4. Brachio dextro, humeri, et scapulâ sinistrâ, anguli inferioris, fracturam.

Toraci. 5. Tres costas infrà mammam confractas, juxtà ferè fracturam brachii.

§ XIX. Quas plagas, fracturasque et multas contusiones ex arte curavi. Dentes alveolo restitui multâ sanguinis emissione peremptâ inflammatione, nulla ferè febris, et, tàm mutilata, brevi tempore, puella sanitatem recipit.

Quis non obstupeat, cùm finem tàm felicem hìc tot et tantis malis et in alio casu, multò leviore, mortem accedisse audierit.

§ XX. *Obsevatio quarta.* Juvenis quidàm pastor pecora dùm pasceret, in quercum ascendit ut glandes excuteret; pedibus autem è ramo delapsis, magno cum strepitu humi procumbit. Herus statim me arcessivit, ut quod potissimum facerem. Tunc varias corporis partes exploravi, membra diverso sensu, distraxi; quânam parte primò, terram attigisset, quæsivi; sed frustrà; nullam fracturam, contusionem nullam, ne ecchymosim quidem inveni. Attamen postquàm reactionem factam credidi, largâ venæ sectione conatus sum emittere sanguinem qui lentus et mirè concretus exiit et infelix puer nocte proximâ mortuus est.

Quantùm differt à priori hæc observatio!

Mulier in corpore toto contrita, dilacerata aut contusa, sanitatem mox recipit.

Et juvenis pastor cui in corpore, nullum vulnus, nulla fractura, contusio nulla, paucis horis moritur.

Hoc erit obscurum imperitis et artis medicæ rudibus; sed oculus medici utriusque facti facilè causam deteget.

§ XXI. In priori observatione, causæ ad solida ductæ fregerunt ossa, in quibus vis earum periit et nulla visceribus, per repulsionem fuit illata commotio.

In posteriori verò, ossa in statione recta et immota, vim renixûs vi externæ opposuerunt et in tanti collisûs repulsione, viscera maximè commota, et eorum ligamenta, et textura ipsa, aut rupta aut dilacerata. Ea fuit pastoris mortis causa, quæ certè per cadaveris autopsiam apparuisset.

§ XXII. Irritum et vacuum esset omninò, singula quæ, in his fracturis curandis, conveniant exponere; cæterùm nihil utiliùs atque commodiùs indicandum puto quàm quod apud Boyer, Desault, Ast. Cooper invenitur.

Itaquè huic finem impono, et cùm tempus urget, ad meos reverti liceat; plùs enim illis facere quàm scribere proficiet.

FINIS.